

5. Maudits soient-ils !

Je dois maintenant parler de cette terrible histoire, ce fait divers sanglant, cette injure faite à la civilisation, à la démocratie et à la raison que fut l'attentat perpétré contre un lieu de culte de la Sous-Préfecture pour la seule raison que ce lieu existait et que son existence était une provocation suffisante pour mériter qu'il n'existât plus.

L'agression avait été soudaine et violente, imbécile et consciencieuse. Des fidèles avaient été tués, bêtement, pour exposer, illustrer et mettre en œuvre la philosophie des agresseurs.

D'autres, plus heureux, n'avaient été que tabassés jusqu'à l'inconscience, pour ne pas dire torturés à la va-vite.

Enfin, les malfaisants, pressés par leur envie de mal faire, arraisonnèrent un véhicule dont ils extirpèrent le conducteur pour entreprendre une ronde à tombeau ouvert où la police, tour à tour poursuivait les fuyards et fuyait ses poursuivants.

Tout ceci pour vous montrer à qui on avait affaire et que ce n'étaient pas des rigolos.

Enfin, leur fuite mena les m'en-fous-la-mort dans les faubourgs qu'ils firent flamber d'une fusée de gyrophares et de sirènes hurlantes puis dans la campagne proche, serrés de près par des pandores dépassés, pour finir dans la ferme que je connaissais bien puisque c'était là que vivaient Martin et Martine, les deux godelureaux à qui j'avais emprunté cette merveilleuse 505 Peugeot dont je rêve encore parfois, pour leur apprendre à prêter leurs affaires.

Les gendarmes vinrent cerner la ferme, la presse vint cerner les gendarmes. Ces derniers, qui ne savaient rien, restèrent cois, ce dont la presse s'empressa de rendre compte.

Puis on s'informa et les parents respectifs de Martin et Martine informés à leur tour débarquèrent et furent absorbés par le cercle des journalistes qui encerclaient les gendarmes qui encerclaient la maison. Encore une fois, la presse s'empressa de rendre compte

tout en donnant force détails sur le lieu, la date et l'heure.

C'est donc en regardant la chaîne de télé locale que les méchants apprirent qu'ils avaient deux otages cachés quelque part dans la maison. Ils ne tardèrent pas à les débusquer dans le grenier, Martine, tremblante, assise sur une pаниère et Martin caché dedans.

Dehors, le siège s'organisait. On avait installé des projecteurs qui inondaient la façade et on les éteignit quand les méchants commencèrent à les dégommer un à un.

Un gradé courageux, motivé par le préfet qui s'était déplacé, s'avança avec un porte-voix et un drapeau blanc mais détala en vitesse quand éclata la pétarade. Ne levez pas les yeux au ciel ! Vous en auriez fait tout autant, ces terroristes ne respectaient rien !

Les parents des petits, après avoir répondu vingt fois à la même question et exposé vingt fois ce qu'on pouvait ressentir quand son enfant est menacé d'extinction, les parents des petits, se regroupèrent et unirent leurs prières pour que leur soit accordé un dénouement heureux. Vous en auriez fait autant.

Quoique pour ma part, il y a belle lurette que j'ai cessé de prier Dieu pour respecter le désespoir des milliasses de pauvres bougres qui l'ont imploré en vain car, statistiquement parlant, prier n'a aucun sens.

Puis, comme une épidémie de gastro, le bruit se répandit que les affreux allaient relâcher un otage. Pas deux, un seul !

Alors les deux familles se séparèrent et, séparément pour le coup, elles prièrent le Bon Dieu que se fut leur enfant qu'on vit sortir de l'enfer.

Il faut les comprendre : toute grâce que Dieu nous fait, c'est bien quelqu'un d'autre qu'il en prive, il n'y a pas d'ex-æquo. Si, comme moi, vous trouvez cela injuste, alors pour l'amour du ciel, cessez de prier Dieu et faites plutôt confiance au hasard, ce salaud, car les voix du Seigneur sont impénétrables et ce n'est pas forcément le meilleur en latin qui l'emporte.

En effet leurs prières, si elles demandaient au Très-haut la grâce

pour leur enfant, impliquaient au minimum de laisser l'autre se démerder tout seul, pour ne pas dire de lui savonner la planche.

C'est pourquoi, le seul fait d'entendre les prières pour le salut de l'autre enfant glaçait chaque famille, chacune commençant à trouver que l'autre en faisait décidément un peu trop et que les manifestations de leur piété étaient par trop ostentatoires. D'autant qu'elles n'étaient pas certaines de vénérer le même Dieu. On a vu des contrefaçons.

Bref, après quelques heures, vers la fin de la nuit, comme on commençait à dodeliner malgré le stress et que de toute façon on n'y voyait que chti, la porte de la ferme s'ouvrit et une ombre falote en émergea craintivement, comme à contrecœur.

Les gendarmes, qui avaient bien des jumelles nocturnes mais pas les piles qui allaient avec pour les faire fonctionner, se crevaient les yeux pour savoir s'ils allaient pouvoir faire un carton sans bavure, depuis le temps qu'ils poireautaient.

- Ils ont gardé la fille... souffla un gendarme.
- ...gardé, la fille, répéta-t-on docilement derrière lui.

De rang en rang, la rumeur se répandit et arriva au cercle de la presse qui entendit : “regardez, c'est la fille...”.

Les familles avaient été reléguées dans deux caravanes parquées à une cinquantaine de mètre du dernier rang des journalistes, c'est donc cette distance que le gendarme préposé, après avoir difficilement traversé le dernier cercle, dut parcourir pour aller annoncer la nouvelle de la libération du garçon à sa famille. C'est pourquoi il arriva après que la télévision eut claironné : “c'est la fille, ils ont libéré la fille...”. À l'instant même où le coq se mettait à chanter.

Et avant que le gendarme ait pu en placer une :

- Nous savons, dit la famille du jeune homme, effondrée et en sanglots.
- Ah ? Bon ! dit le gendarme essoufflé et ballot.

Et il repartit rejoindre sa compagnie.

De son côté, quand la caravane de la famille de la jeune fille eut

failli exploser d'allégresse, tous ses parents se précipitèrent au-devant d'elle pour la fêter, la féliciter, la bouffer de poutounes et la porter en triomphe.

Ils avaient donc quitté le poste quand la télé fit sa mise au point : “ au temps pour moi, c'est le jeune homme qui a été libéré, je confirme, c'est le jeune homme... ”. La famille du jeune homme, assourdie de douleur, ne l'entendit même pas.

Je vous laisse imaginer la scène quand les membres de la famille de la jeune fille découvrirent que les prières de la famille du jeune homme les avaient coiffés au poteau dans un dernier coup de rein de dévotion.

Ils n'étaient pas loin de se concerter pour porter réclamation. Il y avait eu tricherie, favoritisme, pour ne pas dire collusion, c'était certain. Des prières prisent en compte après le temps réglementaire car il était évident que c'était bien leur fille qui avait été libérée puisque cela avait été proclamé officiellement à la télévision, il suffisait de regarder la vidéo.

– Nous avons mis notre espoir dans le Seigneur ! déclara-t-on modestement chez le jeune homme, après qu'on les eut mis au courant des derniers développements.

Ils ne rajoutèrent pas que, après avoir prié avec une telle force, la victoire leur paraissait aller de soi.

Et comme, de l'autre côté, on demandait à la famille de la jeune fille si leur foi n'en avait pas pris un coup :

– Bien au contraire ! C'est bien la preuve de l'existence de Dieu : s'il n'avait pas existé, c'est notre fille qui aurait été libérée, comme c'était dit à la télé, cela ne fait aucun doute ! Nous ne ferons pas d'autres commentaires !

Le fait est que si on s'en remettait systématiquement au hasard plutôt qu'à la prière, le cours des choses ne seraient peut-être pas pires que les conséquences de l'intervention divine. Dieu existe, la preuve : il ne m'a pas exaucé. À quoi ça tient !

Et la jeune fille ? Demanderez-vous attentionnés et peut-être

curieux ou même alarmés. Eh bien c'est sur le drame qui va suivre que va se terminer cette histoire, allez coucher les enfants et sortez vos mouchoirs.

Il n'y avait pas un quart d'heure que le jeune homme avait rejoint les siens, qu'un puissant mugissement parvint de la ferme. Chacun suspendit son geste, ses câlins et ses larmes

Les projecteurs furent rallumés et furetérent le long de la façade. Ils s'arrêtèrent sur la porte du garage que l'on vit alors exploser et d'où jaillit la 505 Peugeot qui me faisait rêver. C'était le modèle **1989**, avec un moteur essence V6 et...

Mais bref, cette merveille de l'industrie automobile française se faisait tirer par les deux horribles et personne n'osa faire feu par peur de toucher la petite. Je veux parler de la jeune fille, pas de la voiture.

Mais quand on vit cette dernière surgir du garage en hurlant au voleur, les gendarmes comprirent enfin le drame qui se jouait, comme on dit, et ils obtinrent le feu vert pour lâcher la purée.

Il y eut bien des mauvais coucheurs qui, après avoir appelé au massacre et conspué l'inaction des forces de l'ordre, tordirent le nez et alléguèrent que la situation de défense légitime était à la limite du hors-jeu mais comme d'un autre côté les pourris avaient montré de quoi ils étaient capables, tout le monde regarda la voiture brûler en disant que c'était bien fait.

De la voiture il ne resta qu'une carcasse trouée et fumante au travers de laquelle on pouvait voir le jour et je ne parle pas des deux énervés dont il ne restait plus rien.

À ce propos, vous noterez que ces deux sauvageons étaient les seuls pour lesquels personne n'avait prié cette nuit-là.